



Académie des sciences d'outre-mer

*Les recensions de l'Académie*¹

Espaces coloniaux et indigènes sur les rivages d'Extrême-Occident méditerranéen, X^e-III^e s.av.n.ère / Éric Gailledrat
éd. Presses universitaires de la Méditerranée, 2014
cote : In-4 1875

É. Gailledrat nous convie à un large voyage dans le temps et dans l'espace, ponctué d'interrogations sur la manière dont il convient d'évaluer la nature et les modalités prises par les contacts entre les populations résidant dans le sud-ouest de l'Europe et les divers peuples venus de Méditerranée orientale. La chronologie englobe une longue période qui commence à l'âge du bronze final pour se terminer au second âge du fer et les multiples sites pris en compte s'échelonnent du détroit de Gibraltar à la Provence. L'ouvrage mobilise une riche documentation archéologique, considérablement accrue depuis quelques décennies grâce aux recherches menées tant dans les zones côtières de l'est de l'Espagne que dans le sud de la France.

L'introduction rappelle les débats auxquels a donné lieu le concept de colonisation pour cette période ancienne et, par voie de conséquence, celui de pré-colonisation. La mer était-elle « partagée » (J. Guilaine) ou « corrupting » (P. Horden et N. Purcell) ? Quelle était la nature des entreprises menées par les peuples venus d'Orient ? Si le terme de colonisation demeure le mieux adapté pour quelques cas bien documentés, dans d'autres, les archéologues, confrontés à un matériel souvent peu explicite, usent d'un vocabulaire témoignant des questionnements et des incertitudes : établissements occasionnels, points d'ancrage pour servir de relais, comptoirs permanents avec zones de stockage, *emporia*, cités. Cette variété de termes recouvre des formes de présence très différentes, depuis les entreprises commerciales, ponctuelles ou régulières, jusqu'au transfert de population en vue d'une mise en valeur et d'une installation définitive.

L'ouvrage se décline en quatre parties, dont la première s'attache aux conditions existantes aux X^e-VII^e s. av. notre ère, avec une mise au point sur les peuples qui occupaient ces régions à la fin de l'âge du Bronze. Si une anthropisation se décèle très nettement, les formes d'habitat présentent une grande variété. A la précocité d'un phénomène de proto-urbanisation dans le sud de l'Espagne, où des sites peuvent atteindre plusieurs dizaines d'hectares, s'oppose la petite taille des communautés sises entre l'Èbre et la Provence, où domine l'occupation - temporaire ou permanente ? - de grottes, un habitat de plein air au bâti modeste et l'usage de matériaux périssables. Le dynamisme de l'artisanat suggère cependant une réelle division du travail dans des sociétés qui paraissent peu hiérarchisées. L'émergence de sites perchés dans le midi de la France et en Catalogne évoque une logique d'implantation

¹ 

Les recensions de l'Académie de [Académie des sciences d'outre-mer](http://www.academieoutremer.fr) est mis à disposition selon les termes de la [licence Creative Commons Paternité - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 3.0 non transcrit](https://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/3.0/).
Basé(e) sur une oeuvre à www.academieoutremer.fr.



Académie des sciences d'outre-mer

liée autant à la présence d'axes de circulation qu'aux ressources agricoles. Enfin, le matériel découvert indique l'existence d'échanges concernant l'ensemble de l'Europe occidentale et des relations avec les peuples venus de la mer. Grecs et Phéniciens ont laissé des preuves archéologiques peu nombreuses mais bien identifiées, telles que lingots de cuivre en « peau de bœuf » chypriote, céramique mycénienne, perles en pâtes de verre.

Dans la littérature grecque, des indices de ces contacts apparaissent dans les récits légendaires les plus anciens, l'*Illiade* et l'*Odyssée* d'Homère, *Les travaux et les jours* d'Hésiode. Hérodote au V^e s. et les géographes et historiens des époques hellénistique et romaine s'en firent l'écho. De son côté, l'Ancien Testament évoque les expéditions lointaines menées par les Phéniciens au pays de Tarshish/Tartessos au sud de l'Espagne. Si l'existence de relations commerciales dès le XII^e s. av J.-C. est prouvée, il est délicat de se prononcer sur les intentions de ceux qui ont accompli les premières liaisons : furent-elles le fruit d'initiatives individuelles ou de la volonté de cités entreprenantes ? Les éléments vont dans les deux sens. La fondation de Gadir (Cadix) par les Phéniciens, au plus tard vers 800 av. n. è. et sans doute avant, témoigne d'une volonté d'enracinement permanent, mais il n'est pas certain qu'elle supposait une occupation de l'arrière-pays.

D'un autre côté, il est probable que bien des établissements se limitaient à de simples comptoirs destinés à effectuer des échanges entre la population locale et les marchands. Néanmoins, ces derniers préludèrent à l'établissement d'installations définitives. Le deuxième chapitre, intitulé « Les dynamiques indigènes », s'attache à décrire la complexité des relations entre indigènes et peuples extérieurs et, dans cette perspective, les conditions géomorphologiques des littoraux et les relations passées semblent avoir joué conjointement un rôle essentiel. Trois secteurs se distinguent : le Golfe du Lion et ses marges depuis la Provence jusqu'aux Pyrénées, la Catalogne et le pays valencien, les marges du monde phénicien. Les espaces groupés de hauteur se développent, accompagnés d'une hiérarchisation accrue des sociétés et de l'émergence du fait urbain.

Parmi les sites évoqués, on retiendra l'exemple de Montlaurès, près de Narbonne, peut-être le chef-lieu des Elysiens. Il est certain que, dès le VI^e siècle av. n. è. les mondes indigènes ont pris une place notable dans le développement des échanges en Méditerranée. Le chapitre suivant, « Les temps de l'Emporia », évoque l'implantation des Phéniciens et celle des Grecs, au premier rang desquels les Phocéens, avec Massalia. Vers 600 av. J.-C., la fondation de cette cité a suivi le schéma classique de la colonisation grecque, avec une reconnaissance préalable, la prise d'un oracle, une expédition menée par un fondateur, le transfert des cultes et un accord avec le pouvoir indigène scellé par une alliance matrimoniale. Une rupture survint au milieu du siècle, provoquée par la prise de Phocée par les Perses en 545 av. J.-C., qui conduisit Marseille à s'implanter vers l'intérieur avec Arles comme point d'appui et à contrôler une série de ports tels Olbia (Hyères), Nikaia (Nice), Antipolis (Antibes) ou Agathé (Agde). De multiples indices montrent aussi, à cette époque, l'existence d'un courant commercial étrusque dirigé vers le Golfe du Lion et l'Espagne, antérieur aux installations phocéennes. Ces courants coexistent sans que l'on puisse définir s'il s'agissait de partenariat, de concurrence ou d'affrontement.



Académie des sciences d'outre-mer

Par contre, les dernières investigations menées sur l'îlot San Martí à Ampurias montrent que le site entraînait jusque-là dans la sphère phénico-andalouse. Les Étrusques sont encore présents au début du V^e s. à Lattara (Lattes) avant une destruction vers 475, la cité devenant alors un comptoir de Marseille jusqu'à l'arrivée des Romains. Au cours des siècles suivants, la pression grecque se renforce et, de gré ou de force, de larges portions de territoire gaulois ou ibérique doivent l'accepter. Avec le dernier chapitre, qui couvre la période comprise entre le VI^e s. et le III^e s. av. n. J.-C., nous entrons dans un terrain plus sûr du point de vue matériel, sans que pour autant soit toujours résolue la question de la nature réelle des établissements, ni celle des relations entre populations indigènes et les nouveaux arrivants. Sont ainsi décrits différents types d'implantations, tout d'abord celles qui privilégient les étangs et les embouchures des fleuves – étang de Berre, de Bages-Sigean et embouchure de l'Aude, étang du Méjean et embouchure du Lez, celle du Segura - puis celles qui concernent les ports, débarcadères et *emporia*, où se distingue une attention accordée à la géographie du sacré. Si deux notions-clefs, la variété et la multiplicité des espaces et la nature des interactions entre les deux catégories de populations, ont orienté la pensée, le lecteur non averti sera parfois surpris par un vocabulaire spécifique, tel celui de gisement employé pour désigner un site, ou l'usage des termes de métissage ou de créolisation (p. 253) vulgarisés par les Anglo-Saxons et repris souvent à tort.

Cela ne saurait assombrir un ouvrage riche, foisonnant, que l'archéologue comme le lecteur curieux de l'histoire de ces espaces consulteront avec plaisir. De belles et nombreuses illustrations et des cartes permettent au spécialiste comme à l'honnête homme peu familier des régions évoquées de suivre le fil d'un exposé nourri de nombreuses références.

Claude Briand-Ponsart